

Les loups

Parmi l'obscur champ de bataille

Rôdant sans bruit sous le ciel noir

Les loups obliques font ripaille

Et c'est plaisir que de les voir,

Agiles, les yeux verts, aux pattes

Souples sur les cadavres mous,

– Gueules vastes et têtes plates –

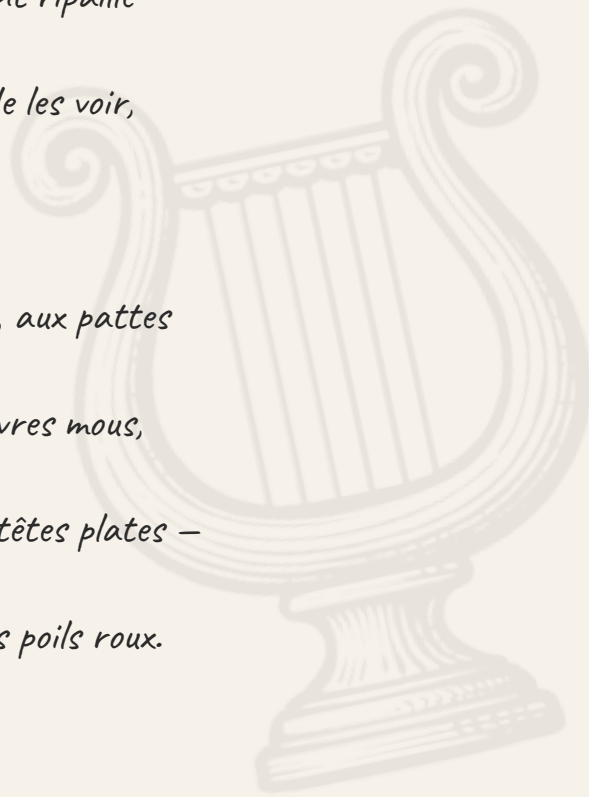
Joyeux, hérissier leurs poils roux.

Un rauquement rien moins que tendre

Accompagne les dents mâchant

Et c'est plaisir que de l'entendre,

Cet hosannah vil et méchant.



– « Chair entaillée et sang qui coule

Les héros ont du bon vraiment.

La faim repue et la soif soûle

Leur doivent bien ce compliment.

« Mais aussi, soit dit sans reproche,

Combien de peines et de pas

Nous a coûtés leur seule approche,

On ne l'imaginerait pas.

« Dès que, sans pitié ni relâches,

Sonnèrent leurs pas fanfarons

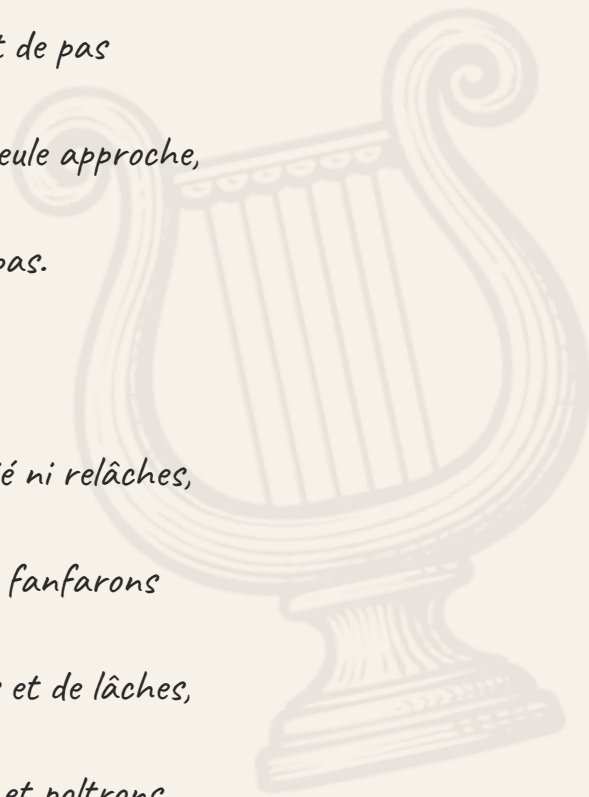
Nos cœurs de fauves et de lâches,

À la fois gourmands et poltrons,

« Pressentant la guerre et la proie

Pour maintes nuits et pour maints jours

Battirent de crainte et de joie



À l'unisson de leurs tambours.

« Quand ils apparurent ensuite

Tout étincelants de métal,

Oh, quelle peur et quelle fuite

Vers la femelle, au bois natal !

« Ils allaient fiers, les jeunes hommes,

Calmes sous leur drapeau flottant,

Et plus forts que nous ne le sommes

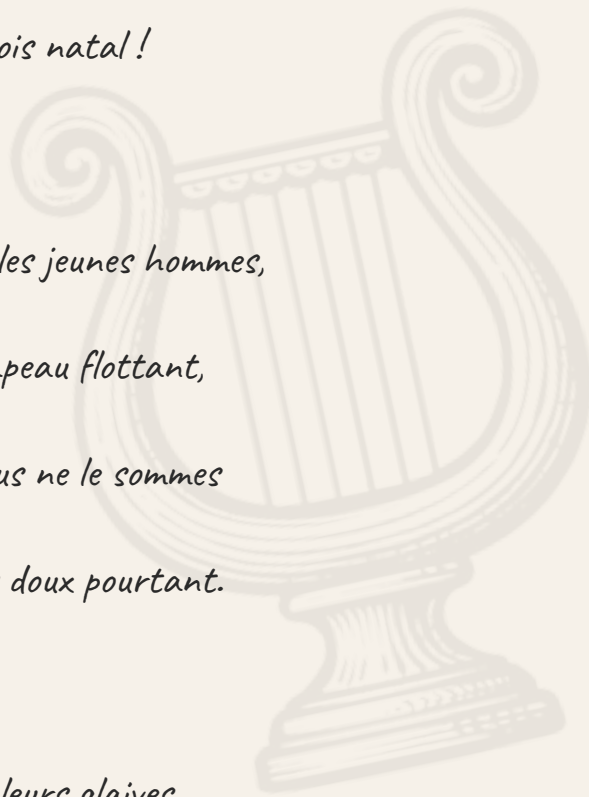
Ils avaient l'air très doux pourtant.

« Le fer terrible de leurs glaives

Luisait moins encor que leurs yeux

Où la candeur d'augustes rêves

Éclatait en regards joyeux.

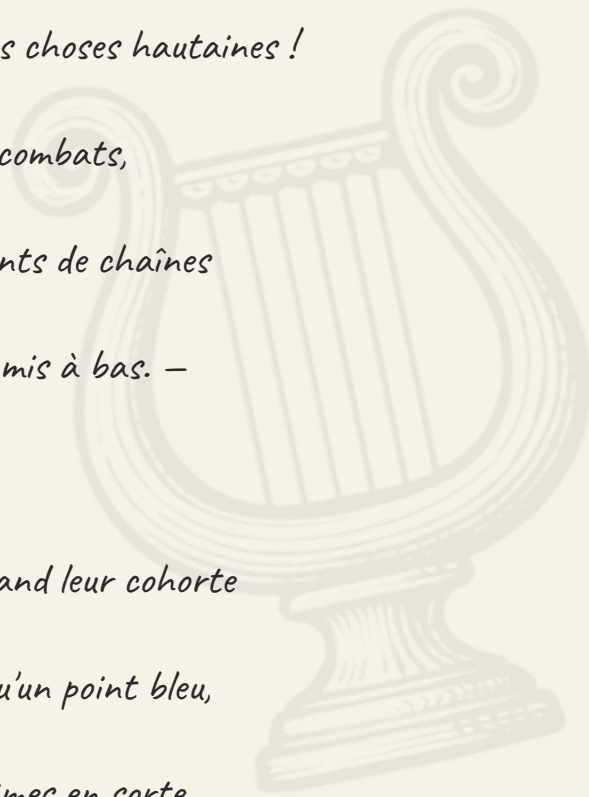


« Leurs cheveux que le vent fouette
Sous leurs casques battaient, pareils
Aux ailes de quelque mouette,
Pâles avec des tons vermeils.

« Ils chantaient des choses hautaines !
Ça parlait de libres combats,
D'amour, de brisements de chaînes
Et de mauvais dieux mis à bas. —

« Ils passèrent. Quand leur cohorte
Ne fut plus là-bas qu'un point bleu,
Nous nous arrangeâmes en sorte
De les suivre en nous risquant peu.

« Longtemps, longtemps rasant la terre,
Discrets, loin derrière eux, tandis

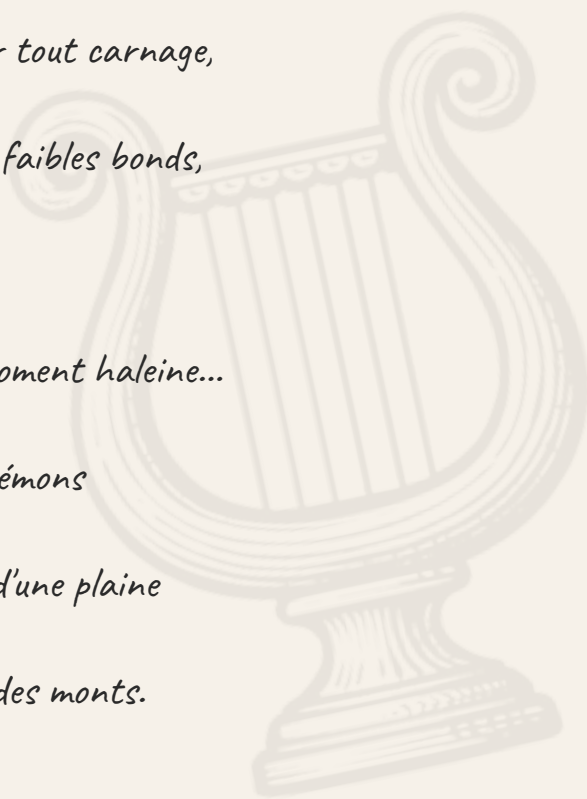


Qu'ils allaient au pas militaire,
Nous marchâmes par rangs de dix,

« Passant les fleuves à la nage
Quand ils avaient rompu les ponts
Quelques herbes pour tout carnage,
N'avancant que par faibles bonds,

« Perdant à tout moment haleine...
Enfin une nuit ces démons
Campèrent au fond d'une plaine
Entre des forêts et des monts.

« Là nous les guettâmes à l'aise,
Car ils dormaient pour la plupart.
Nos yeux pareils à de la braise
Brillaient autour de leur rempart,



« Et le bruit sec de nos dents blanches

Qu'attendaient des festins si beaux

Faisaient cliqueter dans les branches

Le bec avide des corbeaux.

« L'aurore éclate. Une fanfare

Épouvantable met sur pied

La troupe entière qui s'effare.

Chacun s'équipe comme il sied.

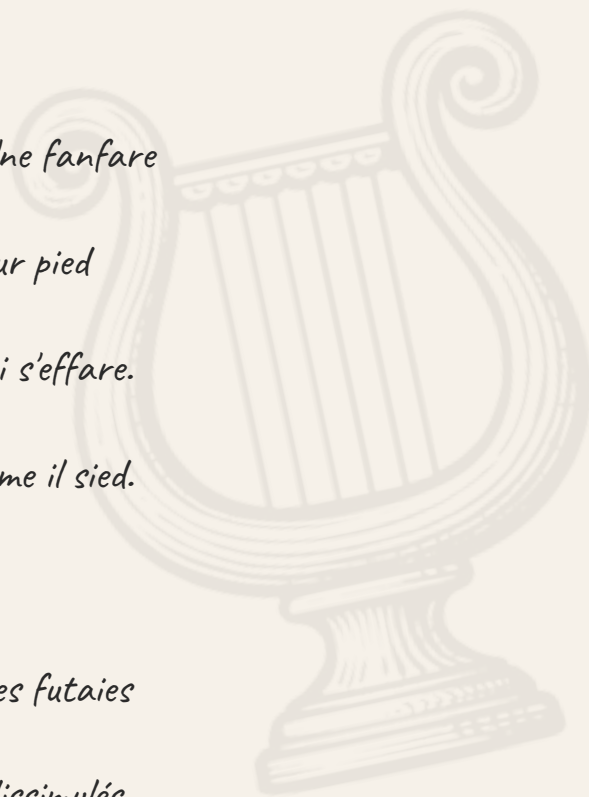
« Derrière les hautes futaies

Nous nous sommes dissimulés

Tandis que les prochaines haies

Cachent les corbeaux affolés.

« Le soleil qui monte commence



À brûler. La terre a frémi.

Soudain une clameur immense

A retenti. C'est l'ennemi !

« C'est lui, c'est lui ! Le sol résonne

Sous les pas durs des conquérants.

Les polémarques en personne

Vont et viennent le long des rangs.

« Et les lances et les épées

Parmi les plis des étendards

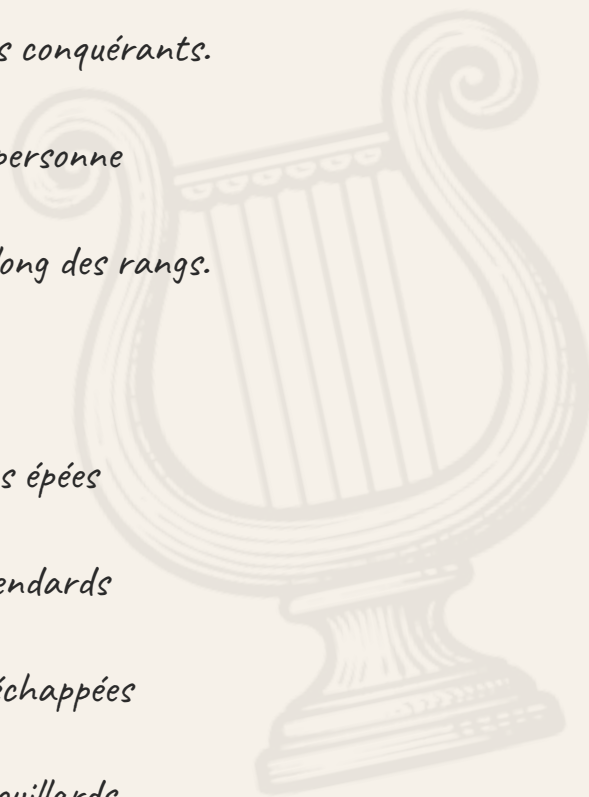
Flambent entre les échappées

De lumières et de brouillards.

« Sur ce, dans ses courroux épiques

La jeune bande s'avança,

Gaie et sereine sous les piques,



Et la bataille commença.

« Ah, ce fut une chaude affaire :

Cris confus, choc d'armes, le tout

Pendant une journée entière

Sous l'ardeur rouge d'un ciel d'août.

« Le soir. – Silence et calme. À peine

Un vague moribond tardif

Crachant sa douleur et sa haine

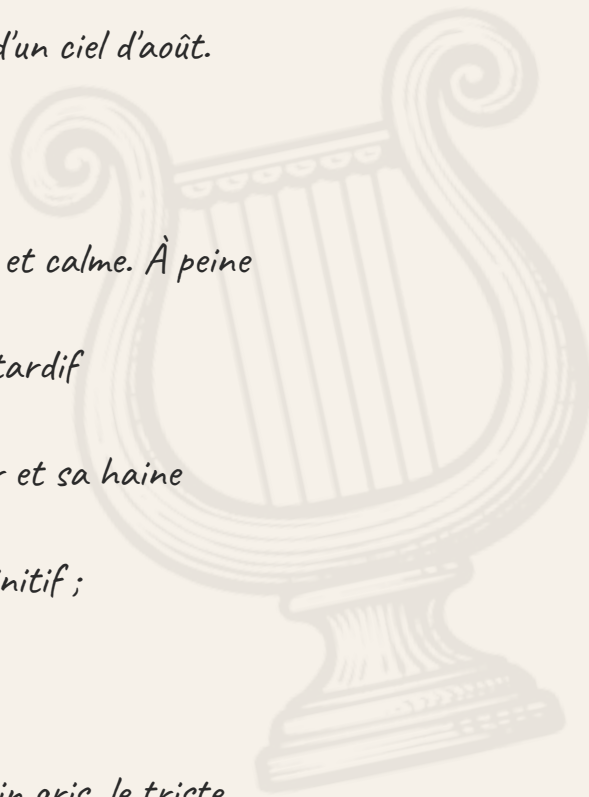
Dans un hoquet définitif ;

« À peine, au lointain gris, le triste

Appel d'un clairon égaré.

Le couchant d'or et d'améthyste

S'éteint et brunit par degré.



« La nuit tombe. Voici la lune !

Elle cache et montre à moitié

Sa face hypocrite comme une

Complice feignant la pitié.

« Nous autres qu'un tel souci laisse

Et laissera toujours très cois,

Nous n'avons pas cette faiblesse,

Car la faim nous chasse du bois,

« Et nous avons de quoi repaître

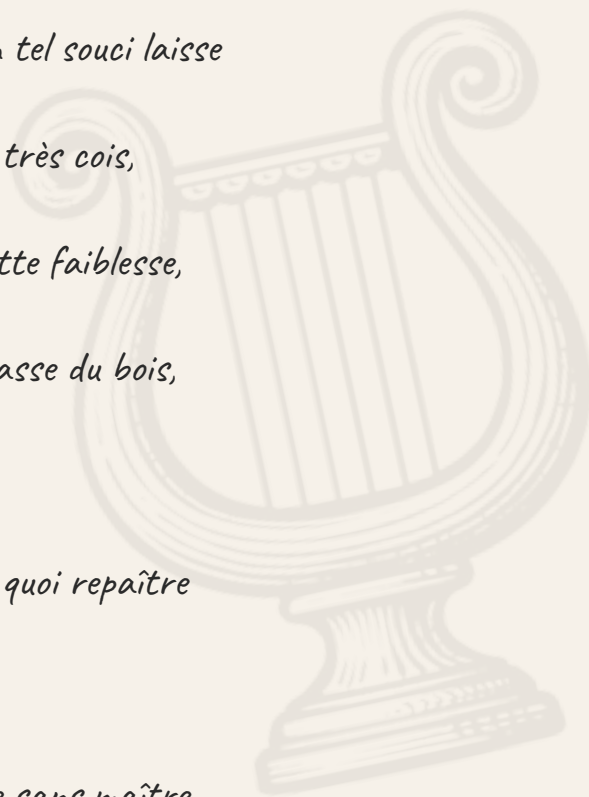
Cet impérial appétit,

Le champ de bataille sans maître

N'étant ni vide ni petit.

« Or, sans plus perdre en phrases vaines

Dont quelque sot serait jaloux



Cette heure de grasses aubaines,

Buvons et mangeons, nous, les Loups ! »

Paul Verlaine (1844-1896)

